

Pourquoi voyageons-nous ?

Le touriste n'est pas cet individu un peu rustre et moutonnier que l'on dépeint si souvent. C'est un voyageur complexe qui transporte avec lui ses désirs et ses rêves. Ses façons de voyager en disent long sur notre société et notre époque.

L'analyse des pratiques touristiques s'expose souvent à une première erreur, qui consiste à amalgamer le sujet et le phénomène. À confondre ou refuser de distinguer le touriste du tourisme. Ainsi l'observation du voyageur comme personne – avec ses désirs, ses valeurs et ses rêves – disparaît-elle au profit de l'étude du fait de masse : sa quantité, son nombre, ses espaces, ses flux. Au nom de la distance sociologique, de la neutralité statistique ou encore du réalisme marchand, on en vient ainsi à une approche purement comptable des pratiques touristiques : périodes, durées, pourcentages, fréquences, destinations, transports, saisons, hébergements, fréquentations...

Ces approches ont bien sûr leurs utilités. Mais elles ignorent toutes les facettes psychologiques du voyage. Le tourisme ne peut se réduire aux vitrines des voyagistes ni se résumer à l'opinion des guides, hôteliers et autres professionnels du tourisme. Contre cette erreur, il s'agit d'aller ici à la rencontre d'un sujet sans lequel le phénomène touristique ne serait pas. D'explorer la jungle des mythes et imaginaires, représentations et projets qui en découlent. La « carte du tendre » des voyages possibles, leurs tendances, ou la géographie complexe des désirs vacanciers... Pas de tourisme sans touriste. Lapalissade ? Sans doute. Mais il semble néanmoins utile de rappeler encore et toujours ce fait malgré tout : « *Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans le voyage (1) !* »

L'idiot du voyage

Le piège de cette confusion est qu'elle conduit à prêter au touriste les vices du tourisme : les méfaits environnementaux (aménagements et pollutions), les dévoiements culturels (réduction pittoresque et folklorisation), les impacts économiques nocifs (inflation et spéculation), les effets sociaux destructurants (urbanisation et migration), souvent redoublés au surplus par le développement de trafics suscités par le goût du lucre, du luxe et de la luxure (sexe, drogue et casino)... Sur cette base, le voyageur se voit imputé des perversités en réalité issues de la manipulation et de l'exacerbation mercantiles de ses désirs et de ses rêves...

Cette posture antitouristique, si injuste soit-elle, est fort commode. L'immolation de l'idiot du voyage sur l'autel du vrai voyage est de longue date un sacrifice moralement satisfaisant pour les élites (2). En les décrétant responsables des effets perniciose de l'industrie des voyages d'agrément, il s'agit de juger ces touristes coupables des ravages du tourisme et de les persécuter en conséquence. La ruse est grossière mais convaincante ! Et l'on saisit mieux alors le rapprochement si souvent fait entre le touriste et le mouton. Suiviste et maudit, il n'est pas seulement celui de Panurge mais aussi de la Bible...

La seconde erreur, tout aussi répandue, et largement déterminée par la première, est de sous-estimer le touriste dans sa complexité. Qu'il soit jugé innocent ou coupable : complice passif ou actif de la forfaiture touristique, naïf ou cynique, maladroit ou opportuniste, il est dans tous les cas trompé. Le mouton devient ici volatile. Il se fait pigeon. Pigeon voyageur, il va de soi. Ou voyageur manipulé. C'est une certitude. Le touriste est, on le sait, un être rudimentaire, inculte, grossier, superficiel, égoïste, pressé, paresseux, stupide, etc. La langue a d'ailleurs pris acte de ce postulat. Ne dit-on pas « être là en simple touriste » pour stigmatiser, inutile, l'intrus inconscient ou irresponsable ? Moyennant quoi, voyageur dévalorisé, éternel sous-estimé, à l'instar de la « classe touriste » – rebaptisée « classe économique » pour voyageurs à bas coût –, le sens de ses voyages, leurs fonctions et leurs enjeux symboliques le sont aussi. Aujourd'hui, tant en sciences sociales que chez les professionnels (bien qu'ils s'en défendent), ne pas accorder à ce sujet la dignité d'objet d'étude complexe est une attitude très ordinaire encore...

Pourtant, cette utilisation hédoniste qu'est la mobilité de loisir repose sans cesse une question fondamentale : pourquoi voyageons-nous ? Pourquoi le faisons-nous encore ? Pourquoi persistons-nous dans cette mobilité, et même récidivons-nous quand nous n'avons plus de terres promises à découvrir ou de pays à conquérir ? Que nous n'avons plus de périls à fuir ou de ressources élémentaires, travail ou nourriture, climats ou lieux sûrs, à trouver ? Alors que nous ne sommes plus ni des nomades, ni des migrants, ni des forains, ni des trimardeurs ou autres itinérants vitalement dépendants, que nous ne sommes plus de ceux que la nécessité ou la tradition poussent au déplacement, pourquoi nous obstinons-nous malgré tout à voyager encore ? C'est bien ici que ce sujet prouve son importance et son intérêt. Le touriste est entier dans son obstination et sa persévérance. Il voyage en dépit des critiques, des crises, des mépris et des dangers, alors que rien d'impérieux ne l'y pousse, *a priori* du moins. Il veut continuer à voyager. Pourquoi ? C'est là sa valeur anthropologique majeure.

Le touriste est un symptôme de société. Loin de sa réduction à une pratique sociale de classe ou au statut de matière première d'un marché juteux capté par des vendeurs de paradis, il reste que le tourisme nous parle de la société. Il nous parle de nos désirs, de nos rêves, de nos peurs et de nos répulsions. L'envie de voyager, l'envie du monde, recèle nos préférences et nos tendances. Elle parle de nous. Elle nous révèle.

Chacun sa vision du monde

Anthelme Brillat-Savarin disait au mangeur : « *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.* » L'anthropologue peut dire au touriste : « *Dis-moi comment tu voyages, je te dirai dans quelle société tu vis et comment tu conçois ton existence.* » Nos vacances, par voyages, tourisimes et séjours interposés, expriment des tendances lourdes : orientations fortes des mentalités, mutations des sensibilités, évolutions des idéologies et représentations.

Il fut ainsi un temps, de Montaigne aux curistes du XIXe siècle, où la visée du voyage était d'abord hygiéniste : on voyageait pour sa santé. Et l'on en est maintenant à

voyager en craignant de la perdre, prenant parfois d'excessives précautions afin de prévenir les risques de maladie ! De même, côté découverte, est-on passé du plaisir à la peur. Si l'on partait jadis à l'aventure, avec un certain goût de l'imprévu, l'on s'en va aujourd'hui bardé d'informations, de prévisions, de réservations et d'assurances en tous genres. Rien n'est plus désagréable pour cet « aventurier » contemporain, toujours en lien sur le Net, avant, pendant, après, plus jamais détaché, déconnecté, donc réellement éloigné quand il voyage, qu'un imprévu ! C'est qu'un tel incident, échappant à sa prospective, pourrait lui faire perdre son argent, ses liens, son réseau, ou pire : son temps ! Ainsi en va-t-il donc désormais dans une « *société malade du temps* » (Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Flammarion, 2003) dont même le voyageur de loisir, pressé, stressé, n'a de cesse de retisser une « toile » dont il ne veut plus sortir...

Miroir d'une époque

L'anthropologie du tourisme relève donc en partie de ce que l'on appelait autrefois, au temps d'Herbert Spencer, de Gustave Le Bon et de Ferdinand de Saussure, la « psychologie générale ». Sa mission consiste à « *identifier les modèles de représentation et les structures de l'imaginaire qui, selon les mentalités et les sensibilités d'époque, informent et guident les pratiques (3).* » Il s'agit de dégager ces modèles et ces imaginaires. Ce sont eux qui sont à l'origine d'un phénomène de mobilité considérable. Ils le génèrent, l'orientent et le redéfinissent sans cesse, en fonction des contextes historiques, des inflexions ou des transformations de notre vision du monde, et de l'influence de ces variables sur la psychologie collective.

Il va de soi qu'un touriste aujourd'hui ne peut être comparé à celui d'hier ou d'avant-hier. Aristocrate d'autrefois, petit bourgeois émancipé de jadis adhérent du Touring Club de France (4), citadin en mal de grand air, employé et ouvrier récompensés (5), congés payés des trente glorieuses au cœur des années 1960, routard rebelle des années 1970, chaque génération, chaque classe d'âge ou chaque classe sociale apporte sa vision du monde, son lot de désirs, ses modèles de comportement et l'imaginaire de son époque. Ceux-là sont fluctuants, variables, mais toujours significatifs. Le voyage d'agrément nous raconte parce qu'il est un lieu de délivrance, de désinhibition, d'expression libre, de défoulement et de réappropriation de soi. Comme l'écrivit justement Jean Viard, les congés payés sont comme « *les permissions qui limitent les désertions et les maladies imaginaires des soldats (6)* », et cela si bien que les voyages de vacances sont des moments privilégiés pour dire les manques et saisir les attentes de tout un chacun. Ils sont à cet égard un puits sans fond pour observer à loisir (c'est le cas de le dire) les envies des hommes, leurs quêtes, leurs fuites (lire [Les quatre désirs capitaux](#))...

Au regard de cette question clé – pourquoi voyage-t-on ? –, ajoutons que ledit « touriste », sujet complexe, est un homme qui, bien qu'à l'abri des nécessités, non seulement continue de voyager mais qui de surcroît recommence sans cesse. Répétant, réitérant l'expérience du voyage, il récidive (lire [Voyage : l'éternel recommencement](#)) ! Voici donc un pourquoi dans un autre. Pourquoi voyage-t-on est une chose. Pourquoi « revoyage »-t-on en est une autre ! Pourquoi sommes-nous en matière de voyages d'agrément des récidivistes avérés ? Pourquoi cette obstination

étonnante, comme mise en abyme d'un voyage à l'autre, et sans laquelle, là encore, les marchés des vacances et du tourisme ne seraient pas ?

Partir et repartir encore

À l'origine de cette pratique récurrente – qui est même prête aujourd'hui, pour se perpétuer en dépit de la crise, à user de la débrouille, de réseaux d'hospitalité parallèles et du troc (7) en marge des services officiels institutionnels et du marché légal –, nombre de motifs, de diverses natures, ont été avancés. L'un des premiers évoqués, à juste titre, est le désir de distinction. Ainsi use-t-on du départ en vacances et du loisir des voyages comme moyens de reconnaissance sociale et d'ostentation, d'intégration mais aussi de domination. Il faut également citer les profits culturels et sanitaires du voyage, qui à tous égards forme, soigne, éduque la jeunesse et les moins jeunes aussi, ce que l'on sait au moins depuis la Renaissance. Quant à son développement, on peut enfin noter le rapport quasi mécanique de cette pratique cyclique de la mobilité d'agrément avec l'urbanisation, un état de civilisation qui voit les sociétés, au prorata de la taille de leurs agglomérations, émettre en réaction d'autant plus de départs en vacances que les villes sont grandes.

Mais par-delà ces déterminations psychosociales, fonctionnelles ou de civilisation à l'origine du phénomène, il y a, ne l'oublions pas à nouveau, le sujet, non réductible à ces rôles et ces causes, si efficaces soient-elles.

Le sujet avec ses rêves, ses raisons, ses déraisons aussi (8), ses désirs cardinaux, cette obstination à renouveler l'expérience, sa liberté. Ce n'est pas seulement un consommateur de voyages. C'est aussi un inventeur, un interprète, un herméneute.

Aussi, pour finir, faut-il bien se garder de confondre le support et la fonction, notamment en croyant que tel lieu manifeste invariablement tel désir parce qu'il en prescrirait la fonction ou l'usage à son visiteur. Par exemple, que l'appel du désert et l'envie de solitude ne peuvent trouver réponse qu'au Sahara ou au Groenland. Une cabane en forêt ou un fond de jardin peut suffire, tout comme la rencontre de l'autre ne requiert pas à tout coup un pays lointain pour faire écho au songe altruiste. Ainsi Claire Bretécher, moquant ses célèbres Frustrés en vacances, fit dire à l'un deux : « Cette idée d'aller dans le tiers-monde alors que le quart-monde est à sept stations de métro (9) ! » En revanche, et en dépit des apparences géographiques, une randonnée à dix ou quinze dans le Kalahari, le Queyras ou le Taklamakân relèvera bien du cénobitisme tandis que la tentation sociétale et le désir de foule peuvent aussi bien se satisfaire dans un festival, à la plage, en camping ou, évidemment, en ville. Évidemment ? « Si j'avais à imaginer un nouveau Robinson, déclara Roland Barthes, je ne le placerais pas dans une île déserte mais dans une ville de douze millions d'habitants, dont il ne saurait déchiffrer ni la parole ni l'écriture : ce serait là, je crois, la forme moderne du mythe (10). »

Rêves et raisons

C'est l'imaginaire du voyageur, modelé par ces désirs, qui détermine sa vision du monde (des lieux et des milieux) comme de l'expérience du voyage (parcours ou séjour), d'autrui et de lui-même. Sans cet imaginaire, ce monde ne serait rien d'autre

qu'espaces vides et ces voyages de vaines mobilités – ce que si souvent l'on reproche à cet antihéros accusé de périples inutiles : le touriste **(11)**... Outre leur sens, leur usage et, bien sûr, leur image, c'est cet imaginaire qui fait du monde une attraction – un objet d'attirance et d'envie – et du voyage une tentation et une invitation sans lesquelles le désir de partir ne serait pas, et donc les raisons de récidiver forcément encore moins !

L'écrivain André Suarès écrivait à propos du voyageur : « *Les pays ne sont que ce qu'il est. Ils varient avec ceux qui les parcourent* **(12)**. » Et ceux-là les parcourent tout d'abord avec leurs rêves et leurs raisons. Ce sont leurs premiers bagages. Que des marchands et des industriels viennent ensuite faire de leurs transports un commerce est bien une autre affaire, de l'ordre du phénomène, de son exploitation, de sa récupération commerciale. Cessons de confondre. Et partons à la recherche de cet homme oublié, symptôme de société...

NOTES :

(1) André Suarès, *Voyage du Condottière*, 1910-1932, rééd. LGF, 2001.

(2) Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, 1991, rééd. Payot, 2002.

(3) Au sens où l'entend, par exemple, un historien comme Philippe Ariès.

(4) Voir Catherine Berto Lavenir, *La Roue et le Stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Odile Jacob, 1999.

(5) Voir Alain Corbin, *L'Avènement des loisirs. 1850-1960*, Aubier, 1995.

(6) Jean Viard, *Penser les vacances*, Actes Sud, 1984.

(7) Voir Paula Bialski, *Intimate Tourism. Enquête dans un réseau d'hospitalité*, Solilang, 2009, et Pascale Senk/Martin Rubio, *Échanger sa maison. Le nouvel esprit du voyage*, Les Équateurs, 2010.

(8) Voir Régis Airault, *Fous de l'Inde. Délires d'Occidentaux et sentiments océaniques*, Payot, 2000, ou Ian Hacking, *Les Fous voyageurs*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.

(9) Claire Bretécher, *Tourista*, Dargaud, 2007.

(10) Roland Barthes, *Essais critiques*, t. IV, *Le Bruissement de la langue*, Seuil, 1984.

(11) Voir Jean-Didier Urbain, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, nouv. éd., Payot, 2003.

(12) André Suarès, *op. cit.*

Les quatre désirs capitaux

Il est possible de distinguer quatre polarités sensibles ou psychologiques à l'origine des pratiques touristiques contemporaines, qu'elles soient de circuit ou de séjour, itinérantes ou résidentielles, de découverte ou de villégiature.

◇ L'appel du désert

C'est l'attrait des espaces immenses, silencieux, inhabités : le Sahara, par exemple, mais tout aussi bien l'Islande, l'Himalaya ou la Lozère. Chaud ou froid, le désert tend à devenir une destination si prisée qu'il constitue le fonds de commerce d'agences de voyage spécialisées dans l'aventure et l'exploration.

◇ La tentation sociétale

À l'opposé de l'appel du désert, ce désir correspond à une envie de grégarité et d'effervescence, de densité et de chaleur humaines. Il s'assouvit dans des événements festifs type fêria de Bayonne ou fest-noz, des grands rendez-vous sportifs comme les Jeux olympiques de Londres, mais aussi à travers le tourisme urbain ou la villégiature balnéaire.

◇ La rêverie cénobite

Comme le moine cénobite vivant en communauté, le touriste peut aussi avoir envie, le temps des vacances, d'un groupe homogène et fermé. Les lieux emblématiques de ce phénomène sont les hôtels, la croisière, les clubs de vacances, ou encore la maison de famille valant résidence secondaire...

◇ Le rêve altruiste et humaniste

Cette fois, le désir est entièrement tourné vers autrui, vers les peuples et civilisations qui paraissent radicalement autres, les terres d'aventure et d'exotisme. Sont privilégiés les séjours « chez l'habitant », le tourisme responsable, le tourisme solidaire... Rêve là encore transformé en offre marchande par de nombreux voyagistes.



L'univers de nos mobilités d'agrément se découpe ainsi en quatre zones de désirs dont les sens respectifs résultent de la conjonction des paramètres que sont, d'une part, la société et son contraire : le désert ; d'autre part, autrui et son contraire : soi. La diagonale grégarité/cénobitisme est incontestablement l'axe de gravité des mobilités de loisir aujourd'hui. Entre les bonheurs de l'extase collective et ceux cachés du repli intime, entre connivence et confiance, les vacances oscillent entre le besoin de société et le besoin de compagnie. Vie publique et vie privée. Vie mondaine ou ermitage. Sur cet axe se décline la plus grosse part de nos vacances et voyages.

- *L'Envie du monde*

Jean-Didier Urbain, Bréal, 2011.

Jean-Didier Urbain

Voyage : l'éternel recommencement

Un ouvrage récent, recueil de textes inédits de Nicolas Bouvier, s'intitule *Il faudra repartir* (1). Ce titre pose quant au voyage la question de la raison de sa récurrence vécue comme un besoin de recommencer. Sans prétendre résoudre l'énigme de cette « pulsion », et *a fortiori* fournir la réponse épuisant la question, l'étude d'un corpus de lettres de réclamation écrites par des voyageurs déçus nous a cependant conduit à distinguer au moins quatre grandes catégories de causes à l'origine de ce récidivisme...

1 L'initiation

Le voyage étant considéré par le voyageur comme un apprentissage perpétuel, récidiver n'est plus tant en ce cas une répétition que la poursuite pédagogique d'un idéal inscrite dans la continuité indéfinie d'une expérience d'initiation. Peu importe qu'il s'agisse de séjour ou d'itinérance, de stage ou de circuit, d'immersion ou de circulation. Voyager, dans tous les cas, c'est apprendre ; et l'on n'a jamais fini de s'instruire au fil d'un voyage dès lors moins recommencé que poursuivi, sans cesse augmenté et somme toute continué... Comme disait Montaigne, « *le monde est un livre suffisant* » et voyager, c'est en quelque manière, de voyage en voyage, comme un chapitre après un autre, étape après étape, tour après tour, détour après détour, apprendre en explorant : s'instruire en « lisant » le monde – qu'on le découvre ou qu'on le vérifie, en Don Quichotte soucieux de corroborer ses lectures.

2 La collection

Didactique ou mystique, d'origine humaniste ou religieuse, scientifique, esthétique ou missionnaire, possiblement altruiste ou thérapeutique (sous les formes actuelles des tourisms humanitaires et chamaniques), cet usage initiatique du voyage connaît toutefois un dévoiement quantitatif. Il voit alors l'envie d'apprendre se muer en désir de compilation, si bien que l'enjeu pédagogique se trouve supplanté par un

jeu sériel qu'alimente un fantasme d'accumulation et que traduit une « quantifrénie »
– une frénésie de la quantité.

Le projet d'acquisition d'un savoir cède ici le pas à la performance. Le motif avancé par cette récidive est un idéal d'exhaustivité (« *je veux faire tous les pays* », dit le quantifréne). Mais cet alibi cache mal la dérive du concept vers des usages maniaco-ostentatoires transformant l'expérience de découverte du voyage-leçon en voyage-butin ou en voyage-trophée. Cette collectionnisme n'est pas une tendance nouvelle, ni une cause rare. Elle participe même, depuis longtemps, activement au mythe du « grand voyageur », sujet souvent confondu avec ce cumulard qui a « roulé sa bosse » partout, « fait » tous les pays et « bouclé » dix tours du monde. Revenu de tout, on le nomme d'ordinaire *globe-trotter* et beaucoup s'en inspirent. Mais il prend aussi la forme de ce que l'on peut appeler un... *serial traveller*.

3 L'addiction

Cette fois l'on est pour de bon dans la récidive, sous sa forme la plus pure. Ici le voyageur veut retrouver le plaisir perdu mais si fort souvenu d'une première expérience heureuse. La comparaison avec le drogué s'impose, qui recherche avec opiniâtreté dans la reproduction d'une expérience ce qu'il a déjà éprouvé dans une précédente, identique. Après le voyage continué par l'initiation et le voyage additionné par la collection, l'on est cette fois dans le voyage réitéré pour de bon par la reproduction, selon un fantasme de reconstitution qui génère des habitudes immuables, une fidélité indétournable, cette rigidité addictive étant portée par un impératif catégorique de prévision fixant la répétition de tout – du lieu, des jours, des itinéraires, des étapes, des séjours, des activités, des protagonistes, etc.

4 La consolation

Enfin, si cette fois l'on est encore dans la récidive, ce n'est pas pour retrouver un plaisir ou un bonheur éprouvés et perdus. Au contraire, c'est pour faire mieux, prendre une revanche sur une mésaventure, s'en venger et conjurer le souvenir d'un déplaisir et d'un malheur hélas rencontrés. Cette fois, c'est de voyage réparé qu'il s'agit : d'un ou plusieurs ratés et symboliquement corrigés par un autre destiné à faire oublier des déceptions, des blessures, voire des désastres et des naufrages de qualité parfois traumatique et dont il importe de se purger, de se laver, de se guérir. De cautériser et cicatriser les plaies. Certains voyageurs s'en sortent par le mensonge, voire la mythomanie ou la folie, qui sont des moyens de se soigner de l'échec par la fable ou l'illusion. Mais d'autres préfèrent à la fiction l'antidote d'une expérience alternative bien réelle, qui est aussi à l'origine du désir de repartir, fondant le principe du voyage-remède...

(1) Nicolas Bouvier, *Il faudra repartir. Voyages inédits*, Payot, 2012.

Jean-Didier Urbain

Docteur en anthropologie sociale et culturelle, enseignant à l'université Paris-V, auteur de *L'Envie du monde*, Bréal, 2011.